

## ELISABETH LOUISE VIGEE LE BRUN

Cette exposition organisée par la Réunion des musées nationaux, le Metropolitan Museum of Art et le Musée des Beaux-arts du Canada est actuellement présentée au Grand Palais avant d'être montrée successivement à New-York puis à Ottawa. Elle constitue le premier hommage rendu en France à cette femme-peintre célèbre en son siècle, dont la vie s'étend du règne de Louis XV sous lequel elle naît en 1755, jusqu'à sa mort sous celui de Louis-Philippe, en 1842. Environ cent-cinquante œuvres sont réunies, techniques et supports confondus.

Immergée dès l'enfance dans un milieu d'artisans et d'artistes, le talent d'Elizabeth Louise fut très tôt découvert par son père, pastelliste renommé, qui lui enseigna son métier mais mourut alors qu'elle n'était âgée que de douze ans. Elle poursuivit cependant sa formation, prenant des leçons dans les ateliers de Bocquet, Davesne et Briant, recevant les conseils des Académiciens Joseph Vernet et Gabriel-François Doyen. Elle eut aussi accès à des collections de peintres anciens et contemporains qu'elle étudia et grâce à sa précoce virtuosité se forgea une technique très personnelle qui lui permit de rivaliser avec les meilleurs portraitistes de son temps.

A dix-neuf ans, elle fut reçue maître-peintre de l'Académie de Saint-Luc et épousa en 1776 un marchand d'Art important Jean-Baptiste Lebrun. Les autoportraits de l'artiste pourvue

des atouts de la jeunesse et d'une exceptionnelle beauté, firent ses premiers succès dans les milieux de la bourgeoisie puis de l'aristocratie. On le comprend aisément si l'on regarde par exemple le séduisant «Madame Le Brun au chapeau de paille orné d'une plume», réalisé à la pierre noire et à l'estompe avec des rehauts de fusain. Ce tableau montre combien l'artiste possédait au plus haut degré l'art du dessin aussi bien que celui de la peinture. Les échos de sa renommée parvinrent jusqu'à Versailles et la Reine Marie-Antoinette, peu satisfaite des peintres qui l'avaient représentée jusque-là, lui commanda un portrait qu'elle destinait à sa mère. Elle fut tellement satisfaite du résultat, qu'Elizabeth-Louise devint son peintre attitré et même son amie, et put rejoindre l'Académie royale de peinture et de sculpture grâce à l'intervention de Louis XVI. En effet cette institution était pratiquement fermée aux femmes qui n'étaient pas autorisées à dessiner les modèles nus masculins. De ce fait, elles se trouvaient écartées du grand genre, la peinture d'histoire. De plus, la profession de Jean-Baptiste Le Brun constituait un obstacle, le règlement interdisant aux membres de l'Académie tout contact avec des métiers mercantiles. Cela n'arrêta pas l'ambition de l'artiste qui tout en se limitant le plus souvent au portrait, montra qu'elle pouvait relever tous les défis. Elle recourut magistralement à l'allégorie mythologique. Dans son tableau de réception à l'Académie «La Paix ramenant

l'Abondance», nous voyons deux superbes figures féminines de carnations différentes, l'une blonde et lumineuse dévoilant un sein, pourvue de ses attributs de fleurs et de fruits, l'autre rose et brune montrant le chemin à sa compagne et l'enveloppant d'un geste protecteur. La complicité des regards qui se croisent, la présence des corps bien vivants mis en valeur sous les étoffes et draperies souples admirablement rendues, le jeu des couleurs complémentaires bleu et jaune, tout contribue à une impression d'élégance, de charme et d'harmonie. Une telle impression s'impose de façon non moins évidente dans les portraits qui, bien qu'idéalisés, ressemblent toujours au modèle. Ils constituent le moyen d'expression favori de l'artiste qui, tout au long de sa carrière, utilisa l'autoportrait pour diffuser son image et manifester son talent. Dans le «Portrait de L'artiste avec sa fille, dit la tendresse maternelle» elle eut aussi à cœur de donner d'elle-même l'image d'une mère aimante et attentionnée en se représentant serrant dans ses bras sa fille Julie blottie contre elle. Elle arbore un sourire empreint de douceur et sa tête s'incline pour venir toucher le front de l'enfant dans un geste intemporel qui a sa source chez les peintres d'icônes pour les «vierges de tendresse» si touchantes.



Le catalogue de l'exposition caractérise «d'années triomphantes» la période vécue par l'artiste sous l'Ancien Régime. Elle mène alors une vie mondaine, allant de réceptions en spectacles et en concerts en compagnie d'une insouciant troupe d'amis. Elle portait la haute société. Madame du Barry la fait venir à Louveciennes où elle pose en peignoir coiffée d'un chapeau de paille. La reine Marie-Antoinette dans le très remarquable portrait peint vers 1783, sera «*en chemise ou en grolle*». Ces vêtements d'intérieur mettent mieux en valeur, selon Vigée Le Brun, les modèles que les tenues sophistiquées à la mode.

De la même période date le puissant portrait de son ami, le peintre Hubert Robert. Egalement le «Portrait de la Baronne de Crussol» considéré comme un hommage à la peinture nordique en particulier à Rubens, car il est peint sur panneau de bois. Le sujet est représenté de dos, vêtu d'un somptueux mantelet rouge bordé de fourrure noire. Son visage, aux trois-quarts tourné vers le spectateur, apparaît en pleine lumière contrastant avec l'ombre portée sur le front par un chapeau à large bord.

En octobre 1789, les événements contraignent le peintre à s'exiler avec sa fille. Cachées parmi les passagers d'une diligence, elles gagnent l'Italie. Dès son arrivée, Vigée Le Brun désire tout découvrir des édifices, galeries et œuvres. A Rome elle est accueillie par le directeur de l'Académie de France. Elle explore en détail la ville et la campagne. Elle ne délaisse pas pour autant son métier et vit des portraits des notables des villes où elle séjourne. A Naples, la reine Marie-Caroline, sœur de Marie-Antoinette, lui commande les portraits de ses enfants. Elle peint aussi entre autres le

## EXPOSITION

«Portrait de Lady Hamilton en Sibylle». A Venise, elle assiste aux fêtes du Bucentaure en compagnie de Vivant Denon et de sa maîtresse dont elle immortalisera les traits dans le «Portrait d'Isabelle Teotochi Marini». A Florence, elle visite la Galerie des Offices. Elle y voit un ensemble d'autoportraits de peintres contemporains prestigieux. Invitée à prendre place parmi eux, elle accepte cet honneur. Peu de temps après, elle peint le tableau «L'Artiste exécutant le portrait de la Reine Marie-Antoinette». Elle s'y montre palette et pinceaux en main, regardant droit devant elle avec une expression avenante et pleine de naturel. Sa beauté est rehaussée par une coiffure de mousseline blanche et une collerette de dentelle d'une exécution éblouissante digne du pinceau de Vermeer.

D'autres étapes en Europe l'attendent. Elle regagne Turin où des centaines d'émigrés affamés ont cherché refuge. Elle y rencontre Auguste Rivière, frère de Suzanne Vigier. Les deux artistes vont faire route ensemble vers d'autres lieux. Ce sera d'abord Milan puis Vienne. Est mise au point une stratégie que Geneviève Haroche-Bouzinac rapporte : «*Le portrait de Lady Hamilton*» roulé et recloué dans son cadre est exposé à chaque étape. La toile sert de vitrine à l'artiste et les clients s'inscrivent sur la liste d'attente. Auguste Rivière reproduit en grandes miniatures les portraits réalisés par Elizabeth-Louise pour satisfaire une demande qui s'accroît. Il gère les relations commerciales». Le soir, l'artiste fréquente les salons viennois. Hongrois, Polonais, Russes forment une société cosmopolite fortunée et accueillante. En ville, elle assiste à des concerts, et apprécie les symphonies de Haydn. Cependant les nouvelles de France sont

inquiétantes. Son époux a demandé le divorce pour préserver ses biens. L'artiste décide de tenter sa chance en Russie. En compagnie de son entourage, elle se rend à Saint-Petersbourg. Un long voyage semé d'embûches : auberges infestées de vermine, roues de la voiture embourbées entre la Baltique et les marais. A peine arrivée à destination, la portraitiste est appelée au Palais; Catherine la Grande veut la connaître. Par la suite elle lui passe commande des portraits des archiduchesses, ses petites-filles, et de l'épouse d'Alexandre. De son côté, la noblesse russe lui réserve le meilleur accueil. L'artiste retrouve à Saint-Petersbourg l'atmosphère qu'elle a connue en France avant l'exil. Elle écrira plus tard dans ses Mémoires : «*Il semble que le bon goût ait sauté à pieds joints de Paris à Pétersbourg*».

Parmi les tableaux peints durant son séjour russe nous admirons particulièrement celui de la jeune Ivanovna Ladominskaia au regard vif et pénétrant. On devine la touche de la portraitiste dans l'agencement du vêtement drapé sur une chemise de mousseline, retenu par des liens de passementerie d'or du plus bel effet et d'une couleur rouge reprise sur le collier à grosses perles d'ambre. On remarque le plaisir de l'artiste libéré des contraintes imposées par l'Impératrice pour la représentation de la Grande-duchesse Elizaveta Alexeievna en grand costume de cour. Pour la Princesse Alexandra Petrovna, sera reprise la formule développée pour elle-même et d'autres clientes : une composition et des couleurs inspirées de la «Vierge à la Chaise» de Raphaël.

A la fin de l'année 1801, après plus de douze



années d'exil, Elizabeth Louise revient en France, laissant sa fille à Saint-Petersbourg. Pour fêter son retour son époux organise un concert dans la salle des ventes de leur hôtel particulier. Mais l'artiste ne pourra pas s'habituer à la nouvelle société du Consulat. Elle s'installe à Meudon où elle achève les portraits de la famille impériale de Russie. Elle traverse ensuite la Manche pour vivre à Londres où elle est reçue par le fondateur de la Royal Academy. Elle reprend son métier, rencontre des personnalités à la mode. Mais apprenant que Julie va rentrer en France après un mariage qu'elle désapprouvait, elle regagne Paris. Les retrouvailles ont lieu, mais le fossé va à nouveau se creuser entre la mère et la fille qui décède peu après de maladie. Aimant vivre à la campagne, Elizabeth Louise acquiert une maison à Louveciennes où elle se retire six mois par an. A Paris elle reçoit dans le salon de son hôtel des artistes

de plusieurs générations.

Ses derniers voyages en Suisse et au bord de la Loire lui apportent le plaisir de peindre au pastel des paysages apaisants. Elle peint encore quelques portraits dont celui de comte Tolstoï et de la duchesse de Berry. C'est à la demande d'une amie russe qu'elle rédige ses Mémoires.

Qui pourrait supposer à contempler ses autoportraits, le dur labeur qu'a dû s'imposer sans désemparer cette femme exceptionnelle ! Elizabeth Vigée Le Brun nous laisse le souvenir d'une artiste très complète et d'une grande dame du XVIII<sup>e</sup> siècle.

#### **Madeleine BRUCH**

« *ELISABETH LOUISE VIGÉE LE BRUN* » :  
*Grand-Palais, galeries nationales Paris.*  
*Exposition jusqu'au 11 janvier 2016*